

# « Toi, tu aimes que l'on te parle, alors

je vais te parler et te raconter ce qui m'est arrivé. Tu comprendras la force extraordinaire des Hwâmed puisque tu t'intéresses aux saints: Sidi Hâmed n'est pas loin d'ici, tu le sais... »

Lâllat Selma évoque un tombeau situé dans l'un des villages de la « *presqu'île* », bande de terre qui s'avance profondément entre deux chotts, monde de sédentaires, resserrés, regroupés dans ces oasis toutes proches les unes des autres et parsemées de lieux saints, sanctuaires, coupoles, lieux de pèlerinage qui attirent les fidèles, oasiens et nomades de la région entière. À el-Menchiya, le tombeau du saint vénéré.

Les Hwâmed bénéficiaient d'un grand prestige et de nombreux privilèges. À ce lignage religieux, pourvoyeur de saints, faiseurs de miracles et guérisseurs, les fidèles des oasis avaient offert jardins et droits d'eau.

Une circoncision, le désir de voir s'exaucer un vœu, l'espoir de guérir, ou de voir guérir un proche, autant d'occasions d'organiser une « *hamdiya* », une cérémonie rituelle : on demandait aux Hwâmed de venir. Très dignes, entièrement vêtus de blanc, sobres de gestes, ils arrivaient au village à la tombée du jour. Un dîner leur était offert par la famille qui les avait conviés. Suivait une longue préparation des instruments de musique. Des feux étaient allumés et, à leur chaleur, les Hwâmed tendaient la peau de leurs tambours sur cadres, puis les essayaient. Hommes

et femmes venus de maisons voisines commençaient à peupler la cour. Les Hwâmed se mettaient enfin à jouer ensemble, psalmodiaient en chantant.

Dans le cercle des gens qui se pressaient autour des Hwâmed, Lâllat Selma, toujours.

« Écoute ce que je vais te dire, écoute ! » Elle a posé sa main sur mon genou.

« On revenait des terres de labour, nous étions nombreux, hommes et femmes. C'était l'époque de Ramadan, les autres mangeaient et buvaient car nous étions en voyage, et la fatigue était pesante après le travail des labours ; moi, non, je ne mangeais pas, je ne buvais pas : pourtant, j'allais plus vite encore que les ânes. Je me souviens, je marchais en même temps qu'un homme assis sur son âne qui allait au trot et cet homme me retenait pour que je n'aie pas plus vite ! Je me sentais très légère et c'étaient les Hwâmed qui me donnaient cette force. Il me portaient, c'était comme si j'effleurais à peine le sol.

Il faisait nuit et, je ne sais trop comment, je me suis écartée de la route, j'ai perdu mes compagnons ; je m'en suis aperçue peu après mais je n'ai pu les retrouver. Je me suis étendue pour m'endormir. Dès que j'ai posé ma tête – je n'étais pas encore endormie, j'étais entre les deux –, j'ai entendu les Hwâmed qui chantaient, dansaient, pour que je ne me sente pas seule, pour que je n'aie pas peur.

Je me suis réveillée tôt et me suis senti faim et fatigue, aussi ai-je décidé que ce jour je ne ferais pas Ramadan : j'ai chiqué une fois et j'ai appelé. J'ai su plus tard qu'une femme qui était très loin pourtant avait entendu mes cris : c'étaient les Hwâmed qui avaient porté ma voix.

J'ai continué à marcher, j'étais très fatiguée et assoiffée. Au loin m'est apparue une terre toute bleue ; j'ai cru reconnaître Douz, mais je me suis rendu compte que c'était la terre des Hwâmed et je me suis dirigée vers cette terre, j'apercevais un arbre et je m'en suis approchée. C'est là que j'ai vu un homme apparaître soudain, grand, sa peau était blanche ; il s'appuyait sur une canne et avait à la main un chapelet. Il m'a dit : " Tu vas mourir ", j'ai répété : " Je vais mourir " et je me suis évanouie, mais il est resté auprès de moi et après un moment, je suis

repartie, je marchais et lui, il ne voulait pas me laisser seule, il m'accompagnait, marchant à mes côtés.

Je lui dis que j'avais soif et il me montra un mortier de pierre rempli d'eau... j'ai bu, j'ai bu, j'ai bu, je ne sais pas où allait l'eau ! J'ai vidé le mortier entier et suis restée à me reposer un peu.

“ Tu as encore soif ? ” m'a-t-il demandé.

Je lui dis que oui et le mortier se trouva à nouveau rempli d'eau. Et ainsi une troisième fois. Puis nous avons repris la route. Et je lui dis à nouveau que j'avais soif et il se mit à rire.

“ Avance, me dit-il.

Je fis quelques pas et vis un oued à sec.

– Descends dans le lit de l'oued m'ordonna-t-il. ”

Je descendis : l'eau était abondante et pure. J'ai bu, je m'y suis baignée. Et nous avons continué la route. Nous avons beaucoup marché lorsque je lui dis encore que j'avais soif. Il me cueillit quelques dattes d'un palmier solitaire, nous nous sommes un peu reposés, puis avons repris la marche. Nous sommes arrivés alors à un jardin magnifique rempli de palmiers où l'eau coulait en abondance. Nous avons mangé des dattes et nous sommes baignés. Puis il me dit :

“ Tu viendras à la grande maison des Hwâmed.

– Non ”, lui répondis-je, je veux rejoindre mes parents.

Il insista mais je restai inébranlable, je lui dis que ma famille serait inquiète. Tout en parlant, nous étions parvenus à el-Menchiya, au sanctuaire de Sidi Hâmed. Là, nous avons trouvé de l'eau et je m'y suis baignée à nouveau. Je lui exprimai encore mon désir de retourner auprès des miens. Il me répondit qu'il ne m'accompagnerait pas, qu'il me laisserait repartir seule car je n'avais pas voulu rejoindre la maison des Hwâmed. Cela m'inquiéta beaucoup mais il m'indiqua la route et je partis.

Sur le chemin, j'ai rencontré des filles portant des amphores, je leur ai demandé de l'eau mais leurs amphores étaient vides. J'ai continué ma route ; c'est non loin de la presqu'île que j'ai croisé un homme à cheval, il a remarqué mon épuisement, s'est arrêté, m'a demandé d'où j'étais, je lui dis : “ D'el-Mansoura, et lui racontai mon histoire.

– Mansour serait donc ton frère ou ton cousin ?

– Mon frère.

– Voilà un homme de bien !

Il descendit à terre et m'aida à monter sur le cheval...

– Je vais te ramener ", ajouta-t-il.

Nous sommes allés ainsi jusqu'à er-Râbta. Il me proposa de rester au village, de dîner, de me reposer, de repartir au matin mais mon impatience était grande. Nous avons croisé Mohammed Ben Salah qui revenait de Tombar. Il apprit à l'homme que nous étions cousins et j'ai pu enfin prendre avec lui le chemin du retour. Il m'amena jusqu'à la grande place, devant la porte du village, où tout le monde était aux nouvelles. »

Lâllat Selma, la plus âgée des Ulâd <sup>°</sup>Amor disait-on – un lignage installé dans le terroir depuis des siècles – malgré les « presque cent ans » qu'on lui attribuait, était très vive et d'une extraordinaire drôlerie, toute petite et dans ce visage devenu avec le temps comme une pomme, soudain plissé par un rire imprévisible qui laissait voir une bouche édentée, ces yeux, ces yeux noirs, pétillants, étincellants lorsqu'elle parlait des Hwâmed. À la fin du récit, les hommes de son groupe, son fils étaient intervenus pour la calmer : « Tu ne devrais pas la pousser à raconter ses histoires à elle, elle va nous faire le coup d'entrer en transes ! » C'était vrai, elle balançait son corps, le regard ailleurs et entamait un chant à la gloire des Hwâmed.

Rien n'intéressait plus Lâllat Selma, hormis les Hwâmed. Les alliances autrefois contractées, les mariages projetés et remis en cause, les histoires de famille sur lesquels, je l'avais cru un moment, elle, l'ancienne du groupe, aurait pu m'informer, elle ne les savait plus, elle n'était plus concernée.

Elle allait, sombre silhouette, ramassée et souple. Elle ramenait du bois et des palmes sèches de l'oasis, vaquait à quelque tâche domestique, mais semblait occupée par autre chose ; je le voyais : toujours marchant d'un pas léger et hâtif, marmonnant je ne sais quelles paroles, elle n'était plus parmi les siens.

Seul la guidait pour vivre cet homme de haute stature au teint clair qui, d'un geste, pour elle, avait su emplir un lit d'oued desséché, faire surgir l'eau de terre.

\* \* \*

Était-elle très vieille, Lâllat Hlima, je ne le sais pas, mais usée, avec un regard perdu ; une attaque que l'on ne savait pas

dater, l'avait beaucoup diminuée. Elle se déplaçait avec lenteur, appuyée sur un très gros bâton presque aussi grand qu'elle, sans force, longues mains fines et souples qu'elle utilisait de façon théâtrale dans ses salutations. Ses fils m'avaient prévenue dès le premier jour, d'un doigt tapotant le crâne et d'un petit sourire entendu : « elle n'a plus toute sa tête. » C'était vrai. Elle allait, vêtue de presque haillons ; ce qui n'était pas à l'honneur de son fils aîné auprès duquel elle demeurait. Mais elle ne voulait rien entendre. On avait fini par la laisser faire, et cela ne choquait plus personne. Je m'accoutumai à la voir ainsi, parfois lui remontais sur l'épaule un pan de tissu qui laissait voir des seins ternis et secs, ou je tentais de défaire le nœud compact qui s'était formé autour d'une fibule plusieurs fois retournée sur elle-même.

« Et moi... où sont mes ancêtres ? » avait-elle murmuré un jour. Nous avons pris une habitude, celle de rire ensemble, de rien. Son rire amenait le mien. Elle avait une façon de me saluer spectaculaire : « Ô Yasmina ! » criait-elle déjà de loin et sa main droite arrivait à toute volée, tapait dans la mienne, très vite la main revenait aux lèvres qui baisaient l'index replié. Ma main était toujours prête à frapper la sienne au passage. Plusieurs fois par jour les salutations se répétaient. Elle ne parlait à personne, ne me disait pas grand-chose non plus si ce n'est sa fatigue qui m'avait paru autre que celle dont les femmes de l'oasis se plaignaient, une fatigue à vivre, une lassitude désabusée.

Du sable, toujours les hommes me parlaient. Ils savaient la précarité de leurs constructions, la nécessaire assiduité à la tâche. Menace insidieuse, silencieuse, constante (le sable entoure l'oasis « comme le loup qui rôde ») et qui soudain se fait plus concrète, palpable ; le vent, qui dure trois jours, porte avec lui le sable. Homme ou femme, on ne peut sortir alors que le visage entièrement recouvert d'un voile léger, les yeux plissés tout de même. On se parlait par gestes, surtout ne pas desserrer les dents dans l'air jaune dévasté. Mais rien ne semblait pouvoir arrêter le sable ; les grains pénétraient partout. Et plusieurs jours après son arrivée, on en croquait encore avec le moindre mets, cela crissait entre les dents, il s'était mêlé à la farine, au corps, à la tête. Il ne laissait pas de répit.

Le sable s'était amassé encore, là, tout près de l'oasis. Les oasisiens connaissaient la date précise de ce jour d'été où la dune

proche qui n'avait cessé d'avancer, avait brutalement envahi le côté est de la palmeraie, étouffant l'âme même de l'oasis, certains de ses plus anciens jardins. Et lorsqu'on renonce à lutter, la trace des rigoles qui mènent l'eau s'efface et avec elle un pan entier d'oasis, si ce n'est un village entier qui disparaît. Dans ces haies de palmes entrecroisées – édifiées aux temps de l'occupation française pour retenir le sable – les oasiens voyaient le risque d'accumuler le sable à proximité de l'oasis et que sous la pression de la dune qui sournoisement, imperceptiblement grandit, la haie cède, « mieux vaut que le sable nous traverse... » Et lorsque les hommes abandonnent, préfèrent partir, s'exiler...

La source elle-même s'était affaiblie, le grondement sourd de l'eau – des aménagements anciens avaient amené l'eau à tomber en cascade – que les hommes percevaient de loin sur la route qui menait au village, on ne l'entendait plus depuis longtemps. Ce bruit vivant de l'eau qui les amenait à hâter le pas, à accélérer le trot de la bête, ivres qu'ils étaient déjà de retrouver leur lieu de vie après la marche dans l'air sec et poussiéreux, non, ils ne l'entendaient plus. D'ailleurs, ils avaient bien senti peu à peu le débit décroître dans les rigoles. Elles n'allaient plus aussi loin et faute de pouvoir faire courir l'eau jusqu'aux derniers jardins, on avait dû laisser ceux-là au sable. L'oasis s'était rétractée.

Et le village s'était en partie effondré, il s'effritait peu à peu. Depuis longtemps on ne restaurait plus. Les ruelles se dessinaient sous les chambres à l'étage d'un même groupe lignager du village, presque toutes les portes des demeures des familles de même ascendance y ouvraient. Mais certaines pièces à l'étage s'étaient écroulées, encombrant les ruelles jusque là obscures et soudain trouées de lumière. Il fallait escalader les amas de pierre pour continuer son parcours, les femmes alors, gardaient tendu le voile devant leurs visages.

Et les hommes n'avaient pas hésité à prendre solives et poutres qui tenaient encore pour construire ailleurs, hâtant l'écroulement des dernières pièces.

Ailleurs : à l'extérieur de l'oasis, sur les terres nues au-delà des anciennes terres à orge qui fermaient autrefois l'oasis d'un pourtour d'or, et avant la ligne de montagnes. Les pouvoirs publics avaient décidé d'y édifier un nombre restreint de maisons que les oasiens pouvaient acheter en payant une sorte de loyer. Beaucoup s'étaient laissés tenter, plus par désir de désert

l'ancien que par goût d'habiter un lieu auquel ils tenteraient encore de donner un sens. Car désormais, bien d'autres habitations se construisaient, cette fois à l'initiative des oasiens eux-mêmes. Ils avaient essayé, oui, de respecter l'ordre des quartiers comme au village mais cela était égal à certains et du coup le voisinage primait sur les liens de sang.

La famille des fils de Lâllat Hlima avait été parmi les premières à s'inscrire pour l'achat d'une des maisons proposées par l'État : maisons de trois pièces à plafonds voûtés. « Ils nous prennent donc pour des Berbères ? » ricanaient les oasiens. Sol cimenté, froides l'hiver, chaudes l'été, exposées aux vents et fort peu adaptées à la vie oasienne, telles étaient ces maisons incongrues. Avaient-ils pensé, ces représentants de l'État, à ce moment après la récolte d'automne où les oasiens étalent les régimes de dattes au soleil, toutes les terrasses du village en sont alors couvertes ? « Que savent-ils de nous ? » Mais enfin, les oasiens avaient acheté.

Le fils de Lâllat Hlima, une fois, m'avait fait visiter la grande chambre de la très ancienne maison qu'ils occupaient dans le vieux village. Un antre obscur qu'on devait, dans la journée, éclairer à la chandelle où à la lampe à pétrole. « Regarde ! » Des niches creusées dans l'épaisseur du mur servaient de couches. « Nous ne pouvons plus rester ! ». Lâllat Hlima, elle, s'y plaisait. Le jour elle sortait rarement de la cour ou lorsqu'il faisait froid, restait blottie dans la cuisine, pièce à part qui donnait sur la cour ; elle semblait observer les gestes des femmes au moment des repas.

Le changement de lieu l'avait troublée. Elle errait dans l'aire autour de cette maison neuve sans savoir où porter ses pas, où se tenir, où même faire ses besoins. Rien ne lui paraissait convenir. Toute pudeur l'avait alors quittée.

Cette désapprobation, ce désespoir que disait Lâllat Hlima en hochant la tête, une main sur le visage, l'autre appuyée sur le bâton !

Déjà, elle avait commencé à me conter. « Tu sais, ce village d'Ibnès... dis-moi, toi, est-il encore dessiné sur les cartes ? son nom est-il noté ? Ibnès » Comme elle prononçait ce nom ! « Ibnaisse ». Elle laissait siffler les s, son regard vacillait.

« C'est de là que je viens, de ce qui n'existe plus aujourd'hui et où sont les autres du village ? Morts ou dispersés ailleurs,

partis en ville... ou quelque femme, une vieille comme moi, mariée dans une autre oasis... Que j'étais heureuse, Yasmina ! Dans ma famille, nous étions nombreux alors, les amphores s'alignaient contre le mur de la cour, apportées par les servantes. De la cour, on voyait les cimes des palmiers tout proches de la maison et l'on entendait le bruit de l'eau. Où est tout cela Yasmina, où sont les miens, où la maison, où la rigole que, petite fille, je m'amusais à enjamber, où le frémissement des palmes, où les amphores ruisselantes d'eau ? Le sable, le sable a tout étouffé, il a tout recouvert, il ne reste rien, rien de tout ce que je te décris. »

« Un jour, ils sont venus me chercher : le fils du cheikh d'une belle oasis qui était celle-ci. C'était un grand mariage, mais j'étais inquiète et triste de partir. Lorsque je leur parle d'Ibnès, ils s'énervent avec moi, toi non, Yasmina, ils disent qu'ils ont déjà entendu ce que j'avais à dire. Même les tombes des miens, tu ne les trouverais plus, enfouies dans les dunes. Dis-moi, Yasmina, si le nom du village est écrit sur la carte, dis-moi ! »

Avait-elle fini par douter d'elle-même, Lâllat Hlima ? L'installation dans cette aire déserte où se trouvait la nouvelle maison, cette « contrée des vents » comme l'avaient nommée les oasiens, avait dû l'ébranler encore, à nouveau la renvoyer à ses inquiétudes anciennes. Le village d'el-Mansoura allait-il aussi disparaître dans les sables puisqu'on décidait de le quitter, bientôt de l'abandonner peut-être ? Et la palmeraie ? Les hommes allaient-ils désert, renoncer ? Alors revenait encore l'enfance et depuis qu'elle habitait la « contrée des vents », cela était devenu obsessionnel. La luxuriance, l'eau, la rigole, le bruit de l'eau jusqu'à la maison, les invités nombreux, elle se cachait pour les apercevoir, tous réunis, en cercle autour d'un immense plat où trônaient les superbes morceaux de viande. L'eau versée sur les mains des hôtes avant le repas, après le repas, les amphores ruisselantes d'eau, le sable avait fait silence sur la vie et sur la mémoire. Était-elle si folle, Lâllat Hlima ou un témoin solitaire, véhément, obstiné de ce qui n'était plus et dont elle voulait qu'on sache, oui, que cela avait existé ? Comment, seule de son groupe, avait-elle pu garder si longtemps la mémoire ? « Ne croyez pas au silence du sable, ne croyez pas à la mort, dis-moi, dis-moi, si le nom est bien marqué... » Avait-elle fini par douter, dans l'absolue

l'ancien que par goût d'habiter un lieu auquel ils tenteraient encore de donner un sens. Car désormais, bien d'autres habitations se construisaient, cette fois à l'initiative des oasiens eux-mêmes. Ils avaient essayé, oui, de respecter l'ordre des quartiers comme au village mais cela était égal à certains et du coup le voisinage primait sur les liens de sang.

La famille des fils de Lâllat Hlima avait été parmi les premières à s'inscrire pour l'achat d'une des maisons proposées par l'État : maisons de trois pièces à plafonds voûtés. « Ils nous prennent donc pour des Berbères ? » ricanaient les oasiens. Sol cimenté, froides l'hiver, chaudes l'été, exposées aux vents et fort peu adaptées à la vie oasienne, telles étaient ces maisons incongrues. Avaient-ils pensé, ces représentants de l'État, à ce moment après la récolte d'automne où les oasiens étalent les régimes de dattes au soleil, toutes les terrasses du village en sont alors couvertes ? « Que savent-ils de nous ? » Mais enfin, les oasiens avaient acheté.

Le fils de Lâllat Hlima, une fois, m'avait fait visiter la grande chambre de la très ancienne maison qu'ils occupaient dans le vieux village. Un antre obscur qu'on devait, dans la journée, éclairer à la chandelle où à la lampe à pétrole. « Regarde ! » Des niches creusées dans l'épaisseur du mur servaient de couchés. « Nous ne pouvons plus rester ! ». Lâllat Hlima, elle, s'y plaisait. Le jour elle sortait rarement de la cour ou lorsqu'il faisait froid, restait blottie dans la cuisine, pièce à part qui donnait sur la cour ; elle semblait observer les gestes des femmes au moment des repas.

Le changement de lieu l'avait troublée. Elle errait dans l'aire autour de cette maison neuve sans savoir où porter ses pas, où se tenir, où même faire ses besoins. Rien ne lui paraissait convenir. Toute pudeur l'avait alors quittée.

Cette désapprobation, ce désespoir que disait Lâllat Hlima en hochant la tête, une main sur le visage, l'autre appuyée sur le bâton !

Déjà, elle avait commencé à me conter. « Tu sais, ce village d'Ibnès... dis-moi, toi, est-il encore dessiné sur les cartes ? son nom est-il noté ? Ibnès » Comme elle prononçait ce nom ! « Ibnaisse ». Elle laissait siffler les s, son regard vacillait.

« C'est de là que je viens, de ce qui n'existe plus aujourd'hui et où sont les autres du village ? Morts ou dispersés ailleurs,

partis en ville... ou quelque femme, une vieille comme moi, mariée dans une autre oasis... Que j'étais heureuse, Yasmina ! Dans ma famille, nous étions nombreux alors, les amphores s'alignaient contre le mur de la cour, apportées par les servantes. De la cour, on voyait les cimes des palmiers tout proches de la maison et l'on entendait le bruit de l'eau. Où est tout cela Yasmina, où sont les miens, où la maison, où la rigole que, petite fille, je m'amusais à enjamber, où le frémissement des palmes, où les amphores ruisselantes d'eau ? Le sable, le sable a tout étouffé, il a tout recouvert, il ne reste rien, rien de tout ce que je te décris. »

« Un jour, ils sont venus me chercher : le fils du cheikh d'une belle oasis qui était celle-ci. C'était un grand mariage, mais j'étais inquiète et triste de partir. Lorsque je leur parle d'Ibnès, ils s'énervent avec moi, toi non, Yasmina, ils disent qu'ils ont déjà entendu ce que j'avais à dire. Même les tombes des miens, tu ne les trouverais plus, enfouies dans les dunes. Dis-moi, Yasmina, si le nom du village est écrit sur la carte, dis-moi ! »

Avait-elle fini par douter d'elle-même, Lâllat Hlima ?

L'installation dans cette aire déserte où se trouvait la nouvelle maison, cette « contrée des vents » comme l'avaient nommée les oasiens, avait dû l'ébranler encore, à nouveau la renvoyer à ses inquiétudes anciennes. Le village d'el-Mansoura allait-il aussi disparaître dans les sables puisqu'on décidait de le quitter, bientôt de l'abandonner peut-être ? Et la palmeraie ? Les hommes allaient-ils désertier, renoncer ? Alors revenait encore l'enfance et depuis qu'elle habitait la « contrée des vents », cela était devenu obsessionnel. La luxuriance, l'eau, la rigole, le bruit de l'eau jusqu'à la maison, les invités nombreux, elle se cachait pour les apercevoir, tous réunis, en cercle autour d'un immense plat où trônaient les superbes morceaux de viande. L'eau versée sur les mains des hôtes avant le repas, après le repas, les amphores ruisselantes d'eau, le sable avait fait silence sur la vie et sur la mémoire. Était-elle si folle, Lâllat Hlima ou un témoin solitaire, véhément, obstiné de ce qui n'était plus et dont elle voulait qu'on sache, oui, que cela avait existé ? Comment, seule de son groupe, avait-elle pu garder si longtemps la mémoire ? « Ne croyez pas au silence du sable, ne croyez pas à la mort, dis-moi, dis-moi, si le nom est bien marqué... » Avait-elle fini par douter, dans l'absolue

solitude des souvenirs ressassés, de l'existence du village de l'enfance ?

Comme en ce lieu de sable et de vent elle ne savait plus où aller, on lui avait construit une sorte de petite cabane en palmes retenues par quelques piliers en bois. C'est là qu'elle passait ses journées, ramassée sur elle-même, ses deux mains fines au-dessus des braises du kanoun, sorte de brasero en terre cuite sur lequel aucune théière n'était jamais posée.

Un jour, j'avais dû partir. Quelle énergie dans notre dernière salutation ! Sa main avait encore frappé la mienne. Bien sûr, elle m'avait à nouveau parlé de l'enfance, du village, des amphores d'eau et des dunes de sable « ne m'oublie pas ! » Elle voulait dire : n'oublie rien de ce que je t'ai raconté, toi qui a le privilège de l'écriture et du savoir, écris cela aussi, écris, toi qui seule veut m'écouter... que cela reste, que cela dure, que cela soit connu. Elle savait, Lâllat Hlîma, le pouvoir de l'écrit. Lorsque les hommes voulaient prouver ce qu'ils avançaient, ils exhumaient des coffres les manuscrits familiaux enroulés, tenus à l'abri, que seuls certains d'entre eux savaient lire. « Écris ! »

Quelques mois plus tard, très loin de là, les nouvelles me sont parvenues. Le feu avait pris dans la petite cabane ; un morceau de braise avait dû tomber et rester sur un pan de tissu. Puis le feu avait gagné très vite, les palmes sèches, le bois. Tout le monde était aux jardins. Les jeunes filles présentes avaient couru saisir les amphores des maisons proches où il restait encore de l'eau. Mais Lâllat Hlîma était au centre du brasier. On avait retiré les restes d'un corps recroquevillé, calciné. Elle n'avait pu se lever sans doute, pas eu le temps, pas eu la force de lutter.

Le feu a étouffé ses cris, le sable a étouffé l'oasis, le village, la source. Qui parlera jamais du village d'Ibnès disparu sous les sables ? L'eau s'est tue, et sa mémoire. Contre le sable, contre le feu, elle a perdu ses forces.